

Caroline (conte pour cinéphile)

En 1960, j'avais dix-sept ans, et Marc quinze. Nous étions tous deux au même collège, lui en troisième, moi en première. Il n'y avait aucun lien d'amitié entre nous, d'inimitié non plus d'ailleurs. On s'ignorait, c'est tout ! A cet âge-là, deux ans d'écart, ça compte. On ne s'intéresse pas aux mêmes choses, on ne regarde pas les mêmes filles, on ne va pas voir les mêmes films, on n'écoute pas les mêmes 45 tours, on ne lit pas les mêmes livres et l'on ne fume pas les mêmes cigarettes... En un mot : on ne fait pas partie de la même génération. A quinze ans, on n'est encore qu'un gosse, c'est évident ! alors qu'à dix-sept, on peut déjà se vanter d'avoir eu plein de filles, même et surtout si ce n'est pas vrai et que dans le fond, elles nous terrorisent de plus en plus. Maintenant je sais que c'était réciproque, mais je vous parle d'un temps où la pilule n'existait pas, où on lisait en cachette « L'amant de Lady Chatterley », et où le mot contraception était un mot inconnu de nous. Il y en avait une, surtout, qui occupait toutes mes pensées. Elle habitait dans la même rue que moi, à une centaine de mètres de la maison de mes parents et nous prenions le même bus pour nous rendre au collège. Au début des années soixante, les collègues n'étaient pas encore mixtes, en tout cas, pas dans ma petite ville. Cela ne favorisait pas vraiment les contacts et adresser la parole à une fille qu'on ne connaissait pas, revenait presque à lui avouer qu'on aimerait bien « sortir avec elle ». Fallait de l'assurance.

Caroline avait le même âge que moi. J'en étais éperdument amoureux, mais rien qu'à l'idée de lui adresser la parole, j'en perdais par avance tous mes moyens. Tous les matins, nous attendions le bus au même arrêt avec quelques autres et si de la voir monter devant moi, me mettait à chaque fois en transe, elle, ne me jetait jamais un regard. Pour Caroline, j'étais transparent... je n'existais pas !

Dans le bus, elle rejoignait ses copines sur la banquette arrière et commençaient alors des conciliabules donc nous devinions bien que nous étions l'objet. Caroline... Il y avait un type qui lui tournait autour... un adulte de vingt ans, fils de bourgeois plein de fric qui avait déjà sa voiture, une « Dauphine ». Il venait l'attendre à la sortie de son collège de filles ; le soir, elle était rarement dans le car du retour. J'en étais malade de jalousie, mais contre un rival de vingt ans avec bagnole et qui grâce à ça avait déjà dû avoir plein de filles, je ne pouvais pas lutter. J'étais donc résigné à jouer le rôle de l'amoureux sans espoir, ayant déjà accepté l'inéluctable : ma vie était brisée ! Je n'aimerai jamais une autre fille comme j'aimais Caroline.

Un jour, dans la cour du collège, Marc vint à ma rencontre. On ne s'était jamais adressé la parole, mais comme je l'ai dit au début de ce récit, ce garçon ne m'était nullement antipathique et il me devint même rapidement sympathique quand il m'annonça sans préambule que sa cousine était amoureuse de moi.

– Pas possible !... m'étonnai-je. C'est elle qui te l'a dit ?

– Ouais !... Elle m'a bien recommandé de ne pas te le répéter, mais j'ai bien compris qu'elle souhaitait exactement le contraire... Les filles, faut décoder... toujours comprendre le contraire de ce qu'elles disent !

– T'es un petit futé, toi !... Mais qui c'est, ta cousine ? Comment s'appelle-t-elle ?

– Caroline ! Elle prend le même bus que toi, tous les matins.

Mon cœur rata au moins trois battements. Alléluia ! Ainsi, je n'étais pas si transparent, elle m'avait donc remarqué, elle m'aimait... Ma vie n'était donc plus vide de sens !

A ce moment, la sonnerie annonçant la reprise des cours se fit entendre. Marc me glissa à toute vitesse :

– Elle va au cinéma, demain... Au Rex, la séance de quinze heures. Ça aussi, j'ai bien compris qu'elle me l'a dit pour que je te le fasse savoir. Allez, salut !...

J'étais pétrifié ! Avant même que je puisse lui répondre, Marc avait déjà rejoint sa classe dans l'amphi de chimie.

C'était samedi, j'avais cours jusqu'à midi. Je ne me souviens absolument pas de la leçon de ce jour-là. Le prof aurait pu parler chinois ou arabe, je ne me serais aperçu de rien ! Dieu merci, il n'a pas remarqué mon air extatique et stupidement béat. Peut-être a-t-il pris cela pour une concentration extrême, mais s'il m'avait interrogé, je ne l'aurais même pas entendu. Il aurait fallu qu'il vienne me secouer par l'épaule et j'aurais peut-être alors, admis son existence !

Le Rex était l'unique cinéma de la ville. Ce jour-là, on passait « Tant qu'il y aura des hommes », avec Deborah Kerr, Sinatra, Monty Cliff, et Burt Lancaster, tous ceux que j'aimais alors. Un bon film ! mais ils auraient passé n'importe quel nanard, j'aurais pris mon ticket de toutes manières.

Au balcon, c'était là que se retrouvaient tous les jeunes. Une dizaine de rangées de fauteuils s'étagaient en gradins jusqu'au fond de la salle. J'aperçus tout de suite Caroline. Elle était avec trois de ses copines du car ; il y avait une place libre à sa gauche, je ne doutais pas un seul instant qu'elle m'était réservée. Elles occupaient l'avant-dernière rangée. Derrière, quelques amoureux du dernier rang ainsi que d'autres filles et garçons, en bande. Au troisième rang, je repérai Marc avec les copains qu'il fréquentait habituellement. Je restai quelques secondes à l'entrée de la salle, le temps de repérer tout mon petit monde. J'avais attendu le dernier moment, juste avant le début du film, pour faire mon entrée. J'avais la gorge serrée... j'étais seul, elles étaient quatre filles. Je me sentais comme un agneau face à une meute de louves. J'aurais aimé que les lumières s'éteignent à l'instant ; je me serais installé n'importe où, à l'écart des autres et je serais reparti avant la fin du film, ni vu ni connu ! Mais Marc m'avait remarqué ; il me faisait des signes discrets et significatifs avec le pouce pour m'indiquer le fond de la salle où d'après lui, on m'attendait. Je pris un air dégagé pour escalader les gradins comme un chemin de croix en priant le ciel de ne pas m'étaler au milieu de l'allée. Caroline discutait avec ses amies, elle ne me regardait même pas, comme d'habitude. J'y étais habitué, pourtant là, elle m'avait quasiment donné rendez-vous. Elle aurait pu m'encourager d'un petit sourire tout de même. Mais je n'avais plus le temps de m'interroger sur la duplicité des filles. J'avais déjà atteint l'avant-dernier rang et je m'entendais demander à Caroline, d'une voix étranglée, si la place à côté d'elle était libre. Elle me regarda comme si j'étais une apparition spontanée, elle ouvrit des yeux ronds, la bouche également — Dieu qu'elle était belle ! — puis elle referma la bouche après avoir laissé tomber un « oui » que je m'efforçai de trouver chaleureux. Le temps de m'asseoir, d'apercevoir Marc, cinq rangées plus bas, qui tournait la tête vers nous l'air effaré, les lumières s'éteignirent.

Je n'ai pas bien suivi le début du film, tout occupé que j'étais à mettre au point mon plan d'attaque ! Je commençai par avancer prudemment un genou. Au contact, elle retira vivement le sien. Ça s'annonçait mal ; je n'insistai pas. Puis, certainement prise de remords, elle ramena sa jambe contre la mienne et ne se déroba plus. C'était gagné ! Ce premier contact physique, m'ouvrait toutes les perspectives. J'examinais son visage à peine éclairé par l'écran quand la scène était suffisamment lumineuse, mais elle semblait complètement absorbée par le film, une histoire très émouvante... enfin, je supposais, car ses amies sortaient déjà leurs mouchoirs !

Nos genoux étaient déjà de vieilles connaissances quand je m'enhardis à aller chercher sa main au bout de l'accoudoir commun qu'elle avait monopolisé. Elle me l'abandonna sans résistance et elle serra même la mienne d'une façon très tendre me sembla-t-il. J'espérais simplement que je n'avais pas les mains moites ! C'était trop beau ! J'aurais pu rester comme ça à lui tenir la main jusqu'à la fin des temps. C'était une sensation de plénitude complète, un bonheur indicible... « Marc, je te serai reconnaissant toute ma vie !... » pensais-je.

A l'apparition sur l'écran de Deborah Kerr en maillot de bain, je mis mon bras autour de ses épaules, elle laissa aller sa tête sur la mienne. Ses cheveux frôlèrent ma joue, ils sentaient bon. Au moment où Burt Lancaster et Deborah s'enlaçaient sur la plage, submergés par les vagues — scène célébrissime que je ne peux pas revoir sans que fonde mon cœur — Caroline et moi, nous nous embrassions à pleine bouche dans l'obscurité de la

salle et le roi n'était pas mon cousin ! mes rêves les plus fous se réalisaient enfin. Ce n'était pas la première fille que j'embrassais, j'avais déjà participé à quelques "boums", mais c'était la première dont j'étais amoureux. Elle me laissa même égarer une main sous son pull. Elle avait de petits seins parfaitement adaptés à ma main. J'aurais voulu hurler de bonheur alors que je n'entendais que reniflements autour de nous au moment où dans le film, Monty Clift joue la sonnerie aux morts en l'honneur de son copain Sinatra. Le rang derrière nous était particulièrement émotif, quelqu'un sanglotait même carrément. Durant tout le film, nous n'échangeâmes pas un seul mot, que des caresses et des baisers. J'aurais voulu que ce film ne finisse jamais. A croire que nos bouches étaient soudées pour l'éternité¹, je me demandais comment nous arrivions à respirer ! J'essayai bien à un moment de glisser une main sous sa jupe, mais elle serra les jambes et arrêta net ma progression. Je n'insistai pas... Il ne fallait pas brûler les étapes.

Quand le mot «Fin » s'inscrivit sur l'écran et que les lumières se rallumèrent, je pensai que les meilleures choses avaient une fin mais je n'osais pas me lever de mon siège ; il me semblait que toute la salle allait remarquer la bosse que faisait mon pantalon. Je demandai à Caroline :

– On va faire un tour au jardin public, si tu veux ?

– Je ne peux pas, ma mère m'attend à la sortie et il vaut mieux qu'elle ne nous voit pas ensemble.

– On se revoit quand ?

– Demain, dans le bus... Je te garderai une place, on pourra discuter...

Cela suffisait à mon bonheur tout neuf. Je m'attardai sur mon fauteuil en attendant que la salle se vide et que se calment mes émotions. Elle sortit avec ses amies toutes chuchotantes, elles lui lançaient des regards envieux, me semblait-il.

Dans le hall, Marc m'attendait, il avait l'air furieux. Il fonça sur moi comme un fou :

– Putain !... Comment t'as osé faire ça ? Je vais être fâché à mort avec ma cousine... T'es cinglé ou quoi ?...

– Ben quoi ? dis-je, stupéfait par sa colère. C'était bien ce qu'elle voulait, non ? Ça s'est plutôt bien passé !

– Sauf que la fille avec qui t'étais, c'était pas ma cousine... Ma cousine Caroline, elle était juste derrière vous... Je l'ai vue sortir, elle était en larmes et c'était sûrement pas à cause du film !

Christian Marcon

novembre 2001.

¹ Titre original du film de Fred Zinnemann : « From here to eternity »